
Les déçus de Tombouctou

Timbuktu as a Disappointing Location

Marco Aime



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/18805>

DOI : [10.4000/etudesafriaines.18805](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18805)

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2009

Pagination : 513-523

ISBN : 978-2-7132-2207-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Marco Aime, « Les déçus de Tombouctou », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 193-194 | 2009, mis en ligne le 25 juin 2009, consulté le 21 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18805> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18805>

Marco Aime

Les déçus de Tombouctou

Dans l'imaginaire occidental, la ville de Tombouctou appartient à l'espace géographique, alors que pour les musulmans elle appartient à l'espace religieux. Quoi qu'il en soit, Tombouctou semble être toujours la victime ou le protagoniste du regard d'autrui. Surestimée comme centre islamique, déçue sur le plan commercial, Tombouctou renaît au XIX^e siècle dans l'imaginaire des explorateurs à mi-chemin entre romantisme et nouvelles ambitions. Elle devient une destination héroïque, un terrain de jeu pour les orgueils nationaux, en quelque sorte l'horizon de l'action et de la force humaines sur la nature. Dès lors que Tombouctou est surtout associée au désert, parvenir à Tombouctou, pour les Européens, signifie en premier lieu vaincre le Sahara.

La course à Tombouctou prit ainsi la forme d'un défi qui ne pouvait se terminer qu'avec la « conquête » d'une ville désagrégée telle qu'elle apparut aux yeux de René Caillié. Comme Alì Mazrui (1969 : 666-667) le souligne en effet, si d'un côté les explorateurs en soulevant le rideau de ténèbres — qui, pensait-on, enveloppait l'Afrique — contribuaient à rendre le continent moins obscur et mieux connu de leurs contemporains, ils modifiaient et mystifiaient par ailleurs la connaissance de l'Afrique, en n'offrant que des informations partielles et sélectionnées. Dans bien des cas l'objectivité de l'explorateur était plus ou moins influencée par la recherche d'une dimension héroïque, qui parfois déformait leur perception. Il était en effet beaucoup plus audacieux de rencontrer des sauvages, des difficultés formidables et des coins oubliés ou inconnus que des populations cordiales et familières. La Tombouctou des explorateurs est la victime de cette vision héroïque et romantique.

Si, sur la carte et sur le terrain, Tombouctou appartient sans nul doute à l'Afrique, l'imaginaire occidental semble l'avoir souvent poussée vers l'Orient. Pas un Orient géographique, mais l'Orient comme monde exotique, comme produit d'un orientalisme qui, comme Edward Saïd (1999 : 31) l'affirme, « correspondait plus à la culture dans laquelle il s'était développé qu'à son objet de recherche, lui-même une création occidentale ». Plus qu'à l'univers sombre auquel semblait appartenir l'Afrique « noire », Tombouctou, pour les Européens, était associée au monde arabe des Mille et Une Nuits, un monde imbibé d'histoire, de sensualité et de perdition.

La Tombouctou des livres naît de toutes ces visions différentes, la Tombouctou des écrivains qui admettent la décadence, mais qui entrevoient sous les cendres de la ville la puissance de l'histoire. La Tombouctou des touristes vit encore de cet imaginaire, jamais dissipé.

Pourtant, dès les toutes premières années de la colonisation, les Français s'aperçurent que cette ville était un fardeau. Ayant désormais perdu toute importance et étant éloignée de tout, elle ne pouvait cependant être abandonnée à cause du poids de son mythe. Il fallait donc la maintenir en vie. Mais comment ? Dans un climat plus conservateur que revitalisant, Tombouctou était vue comme une œuvre d'art et, en tant que telle, elle devait être protégée et préservée plus dans son imaginaire mythique que dans la vie quotidienne de ses habitants. C'est précisément l'attitude dont beaucoup d'habitants de Tombouctou se plaignent, surtout à propos de l'activité de l'Unesco, qui a inscrit la ville sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité en 1998.

Ainsi est née la Tombouctou des touristes, lesquels sont souvent déçus par la ville, mais qui peuvent toujours affirmer qu'ils s'y sont rendus parce que ce lieu a colonisé notre imaginaire, celui des Occidentaux, à tel point que Tombouctou a encore suffisamment de force pour donner naissance à des suggestions de post ou pseudo-explorateurs. On s'en aperçoit en lisant les propos que les touristes écrivent sur le livre d'or du musée de la ville. La belle analyse qu'en a faite Elisa Bellato (2008 : 31-40) met en évidence les jugements positifs, parfois même enthousiastes des touristes, jugements liés à l'histoire, au charme du temps passé. Mais ces déclarations ressemblent beaucoup à celles des nombreux voyageurs du passé, de Dubois à Morand et à Mardoché qui, d'une façon ou d'une autre, refusaient d'accepter l'écroulement du mythe, son évidence.

Sur le dépliant distribué par l'Office du tourisme on peut lire ces mots de René Caillié (1965 : 300) qui, le 20 avril 1828, arrive à Tombouctou : « En entrant dans cette cité mystérieuse, objet des recherches des nations civilisées de l'Europe, je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction ; je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille et ma joie était extrême. » Naturellement le *marketing* touristique ne pouvait reprendre à son compte ce que Caillié lui-même écrit quelques phrases plus loin :

« Je ne la trouvai ni aussi grande ni aussi peuplée que je m'y étais attendu ; son commerce est bien moins considérable que ne le publie la renommée ; on n'y voit pas, comme à Jenné, ce grand concours d'étrangers venant de toutes les parties du Soudan. Je ne rencontraï dans les rues de Tombouctou que les chameaux qui arrivaient de Cabra, chargés des marchandises apportées par la flotille [...]. En un mot tout respirait la plus grande tristesse. J'étais surpris du peu d'activité, je dirais même de l'inertie qui régnait dans la ville. Quelques marchands de noix de colats criaient leur marchandise comme à Jenné » (*ibid.* : 302-303).

C'est d'ailleurs la même déception qu'avait ressentie le Pasha Jouder, commandant des troupes marocaines lorsqu'en 1591, celles-ci conquièrent le royaume du Songhay. Parvenu à Gao, capitale du royaume, il s'attendait

en effet à y trouver des monceaux d'or, mais il finit par écrire dépité que « la maison d'un ânier de Marrakech est plus somptueuse que le palais de l'Askia ». De même, en 1860, le rabbin Mardoché, venu du Maroc à la recherche de bonnes affaires, écrivit-il :

« Au premier regard Tombouctou n'offre qu'un horrible tas de maisons de terre mal bâties. Dans toutes les directions, on ne voit que d'immenses étendues de sable qui bougent, d'un blanc qui tend au jaune et arides comme tout. Le ciel, à l'horizon, est d'un rouge pâle. Dans la nature tout est triste, le plus grand silence y règne, on n'entend pas chanter un seul oiseau. Cependant, il y a un je-ne-sais-quoi d'extraordinaire à voir une grande ville bâtie au milieu des sables et on admire les efforts des constructeurs » (cité dans Oliel 1998 : 38).

Une trentaine d'années plus tard, en 1896, Félix Dubois (1897 : 226), en la voyant de loin, se laisse davantage éblouir par son illusion que par la réalité qui s'offre à lui : « [...] trône sur l'horizon avec une attitude majestueuse, comme une reine. Elle est véritablement la ville imaginée, la Tombouctou des légendes séculaires d'Europe. » Cette fois encore l'enthousiasme ne dure pas très longtemps :

« Nous sommes parvenus à l'entrée de la ville. Et voilà que disparaît l'impressionnante vision, tout à coup, comme un décor dans les dessous d'un théâtre [...]. Il semble que l'on entre dans une ville qui vient de passer tous les drames accumulés d'un siècle, d'une prise et d'une destruction [...]. Je ne m'attendais certes pas à trouver ici un pendant à Athènes, Rome ou Le Caire. Les sables du désert prêtent évidemment aux conceptions architecturales des matériaux insuffisants. Mais des huttes en paille ! Peu nombreuses, il est vrai, mais en pleine ville ! [...]. Ce n'est pas seulement l'illusion extérieure, le mirage évanoui, qui exaspère cette déception. Il y a aussi l'effondrement de tout le prestige que le nom de Tombouctou évoque à l'esprit d'un Européen » (*ibid.* : 231-232).

De toute façon la force du mythe est supérieure à celle de la réalité, à laquelle Dubois semble d'ailleurs ne pas se résigner. En effet, quelques pages plus loin son découragement s'est évanoui et il écrit :

« Le désespérant spectacle de l'arrivée, que ma mémoire avait conservé, et que je croyais ineffaçable, s'estompa, se dissipa peu à peu. Un secret planait décidément sur Tombouctou la Mystérieuse. J'eus des yeux qui virent. Une vision toute différente surgit doucement, se précisa. Enfin m'apparut très nettement la ville grande, riche et lettrée des légendes » (*ibid.* : 238).

Encore une trentaine d'années passent et en 1928 un autre écrivain-voyageur, Paul Morand (1928 : 108-109), ajoute sa note sombre :

« Où sont-ils les dômes rutilants, les sacs de poudre d'or et l'ivoire des caravanes dont les livres parlent ? [...]. Paysage atone, décoloré par un soleil atteint par la démence. Tombouctou, qui fut autrefois une ville de plus de cent mille âmes, n'est qu'un village de cinq mille habitants. Envahie par le désert, enflée de poudre, pénétrée par le sable, roulée en cornet par les nuits froides, dilatée par la chaleur, fendue

par les sautes de température, bâtie avec des matériaux périssables, elle tombe en ruine et n'a plus d'importance stratégique ni pouvoir. »

Pourtant personne ne peut se résigner à la chute d'un mythe, et Morand de poursuivre :

« Cependant l'impression que Tombouctou laisse est très forte. C'est la fin du monde nègre, de la beauté des corps, des pâturages gras, de la joie de vivre, du bruit, des éclats de rire : ici l'islam commence avec son intolérance, sa sérénité silencieuse, sa décrépitude. Pas une culture, pas une irrigation, pas une route, pas une œuvre d'art » (*ibid.*).

« Pas une route, pas une œuvre d'art. » Même si elles sont moins teintées de drame existentiel, les réactions de nombre de touristes qui se rendent à Tombouctou sont elles aussi souvent placées sous le signe du découragement. « Quelle déception... il n'y a rien ! », il m'est souvent arrivé d'entendre s'exclamer ainsi amis et compagnons de voyage. « Il n'y a rien », voilà le problème : le problème est l'absence. L'absence de quoi ? « Le touriste est un visiteur pressé qui préfère les monuments aux gens » écrit Tzvetan Todorov (1989 : 302). À Tombouctou les monuments ne manquent pas, mais ils ne répondent pas à nos attentes.

Qui se rend au Mali normalement ? Ce n'est pas un touriste néophyte, mais un individu qui a fait un choix raisonné, qui souvent s'est préparé pour le voyage qu'il va entreprendre. Et c'est précisément cette préparation qui donne naissance à la Tombouctou « mythique », celle qui dans l'esprit de beaucoup de voyageurs s'oppose à la Tombouctou « réelle ». Tombouctou évoque l'éloignement, les mondes disparus, les lieux presque impossibles à atteindre, aux limites du monde. Et à quoi peut s'attendre le touriste dans une ville qui, d'un côté, est devenue si mythique, et de l'autre est soumise à l'incroyable oubli dans lequel l'ethnocentrisme occidental l'a laissée tomber, en l'ignorant dans les livres d'histoire ? Palais, statues, monuments, œuvres d'art, or sont en abondance. À l'inverse, « il n'y a rien ». « Tombouctou en soi-même ne vaut pas le voyage, même pas une déviation, c'est seulement pour dire qu'on y a été » écrit le journaliste français Jean-Pierre Dubarry (2000 : 83).

On se trouve face à une ville de terre, où même les bâtiments les plus anciens, comme les mosquées de Sankore et de Djinguereber (XIII^e-XIV^e siècles), ressemblent aux édifices bâtis il y a seulement quelques années. C'est là que l'idée du « il n'y a rien » se déclenche. Rien qui nous fasse comprendre que la grande histoire est passée par ici. Voilà le manque. Tombouctou n'est pas un village perdu dans la brousse, Tombouctou est une ville, une dimension que l'Occidental perçoit comme la sienne, qu'il sent appartenir à son histoire. Une ville avec un passé très important, mais qui ne correspond pas à ce qu'on en attend. Tombouctou ressemble à un miroir déformant : elle réfléchit notre image, bien sûr, mais avec des traits et des formes différents et, comme tous les miroirs, elle l'inverse.

Le touriste, ici, recherche l'histoire, l'ancien, et il les recherche à travers une image visible, une réalité que l'on peut toucher. En effet, le tourisme des patrimoines culturels s'alimente à la nostalgie pour le passé et grâce au désir d'expériences de paysages et de formes culturelles (Simonicca 1998 : 156).

Comme l'écrit Eric Leed (1991 : 168) à propos de l'Égypte, destination de tourisme historique par excellence : « Les icônes, comme les pyramides, offrent une réserve d'images inconscientes de ce qui est éloigné dans le temps et dans l'espace, et qui peuvent être activées et devenir conscientes au moment de l'arrivée du touriste sur place. » Notre façon de lire un paysage urbain est donc interprétée historiquement, conditionnée par la présence de signes forts, sans équivoque. Les monuments sont des symboliques actives qui ont pris une ampleur excessive, au cours du dernier siècle, avec la diffusion des modèles visuels de masse. Le monument acquiert une valeur sémantique, qui est le lieu, lui-même chargé de signifier la totalité d'un tissu monumental, social et civil (Fusco 1982 : 753-755).

« Nous vivons à une époque qui met en scène l'histoire, qui en fait un spectacle et, en ce sens, déréalise la réalité », écrit Marc Augé (1999 : 24), et la visualisation de l'histoire devient davantage une attraction pour touristes qu'une occasion de réfléchir. Bien souvent, les monuments et les œuvres d'art constituent des points de repère nécessaires pour se déplacer d'un lieu à un autre. Ainsi des touristes peuvent visiter un lieu plus parce qu'il est incontournable, que par intérêt proprement dit. Exception faite des spécialistes et des vrais passionnés, ce qui attire les touristes c'est la grande rapidité de la jouissance que procure le monument. En effet, les monuments répondent parfaitement à l'obligation de « réduction ». Ce sont des signaux qui déterminent l'idée d'une ville et des instruments de communication qui ont pour effet d'unifier les caractéristiques topographiques, architecturales et anthropologiques du lieu (Fusco 1982 : 757). On a calculé, par exemple, que Pise reçoit environ deux millions de touristes chaque année, lesquels ne passent en moyenne que deux heures dans cette ville.

Les expériences « culturelles » du touriste se fondent souvent sur un imaginaire alimenté par une tradition qui nous a appris à lire l'histoire à travers les œuvres d'art et les monuments. Il y a quelque temps, j'ai lu des contributions d'historiens italiens, voilées de polémique, traitant de l'ouverture de nouveaux programmes scolaires orientés vers les autres cultures. Le poids du *politically correct* les empêchait d'exprimer franchement une échelle des valeurs, mais un sentiment évident de malaise se faisait jour à l'idée de comparer la culture de la Renaissance à la culture africaine ou polynésienne par exemple. À Tombouctou, les monuments, ce que nous appelons monuments, sont effectivement absents. Et c'est précisément ce type de monuments qui nous donne le sentiment que là, une « vraie » civilisation a surgi.

Selon l'opinion courante, l'œuvre d'art est universelle et c'est pourquoi l'on recherche l'extase de l'admiration devant un chef d'œuvre. Face à l'art,

on devient tous universalistes, mais il peut sembler étrange que le touriste qui se rend au Mali — qui n'est donc pas un voyageur de masse, mais quelqu'un qui a choisi en fait une destination particulière précisément à cause de son altérité — soit déçu par Tombouctou. Le « tourisme ethnique » est choisi surtout par ceux qui cherchent « l'autre », pour en apprécier la diversité, et donc par des relativistes potentiels. Mais ce relativisme semble disparaître face à l'idée d'œuvre d'art. La politique culturelle de l'Unesco, qui a placé Tombouctou sous son patronage, apporte sa contribution à ce phénomène (Bellato 2004 : 26-30). Cet organisme entreprend, d'un côté, une sorte d'institutionnalisation des expressions culturelles, qu'il s'agisse de monuments ou de populations vivantes, les soi-disant « paysages culturels » ou « évolutifs ». De l'autre, parce qu'il unifie sous l'expression « patrimoine culturel de l'humanité » des œuvres appartenant à des cultures et à des catégories différentes, l'Unesco contribue à développer l'idée que tout ce qui est art nous appartient.

Tout ceci est devenu évident en mars 2001, quand les talibans d'Afghanistan proclamèrent leur intention de détruire les statues des Bouddhas de Bamiyan. Le monde entier s'indigna alors de ce geste fou. Il fallut pour cela les statues des Bouddhas. En effet, il y avait bien longtemps que les talibans foulaient aux pieds les droits de l'Homme les plus élémentaires, mais cela n'était pas suffisant. Ils interdisaient aux femmes, non seulement de fréquenter l'université, mais aussi de recevoir des visites et d'être soignées par des médecins de sexe masculin. Ils avaient réduit les femmes à des fantômes sans forme, ne pouvant se déplacer qu'à certains moments de la journée, accompagnées et voilées : mais tout cela n'était pas encore suffisant. Ils contraignaient également les hommes glabres à se justifier du refus de porter la barbe et déclaraient qu'il était criminel de rire et de chanter dans la rue. Ils avaient même interdit les chaînes de télévision pour empêcher tout contact avec l'extérieur. Tout cela n'avait pourtant pas suffi à provoquer l'indignation des masses occidentales et surtout des *mass media*. Des millions de vies de femmes et d'hommes détruites ne parvenaient pas à mobiliser les caméras de télévision. Il fallut qu'ils en viennent à détruire les statues pour déclencher l'indignation contre ce régime intégriste et intraitable.

Les statues semblent en effet être dotées d'un prix et d'une valeur historique qui nous touche davantage que les hommes eux-mêmes. Pourquoi sommes-nous davantage émus devant un monument endommagé que face à des tragédies humaines ? Le délire iconoclaste des « étudiants islamiques » était bien un signe de barbarie, cela n'est pas douteux, mais il n'est pas sûr que la destruction des Bouddhas ait été la pire expression de leur fanatisme. Nous ne nous sommes rendu compte de leur fureur destructrice que lorsqu'ils ont osé violer le temple sacré de l'art, ce symbole universel. Car c'est bien l'art qui nous unit quand l'humanité nous rend différents voire hostiles. Par le biais de l'art, nous avons matérialisé l'histoire, nous l'avons rendue visible et utile pour conserver la mémoire. Mais, avec le temps, les objets d'art, ces objets de vénération, sont peu à peu vidés de leur substance

et réduits à des simulacres de valeur universelle et absolue, celle de l'art. Nous avons divinisé l'art au point de le rendre impartial, surhumain. Nous sommes plus enclins à défendre les Bouddhas que les bouddhistes.

Dans un article du quotidien *La Stampa*, Fabrizio Rondolino (2001 : 24) mettait en évidence le fait que dresser une statue ou n'importe quel autre monument a toujours une valeur politique et symbolique très forte : « Il peut s'agir d'un pouvoir despotique qui s'autocélèbre ou d'une nation qui commémore ses héros et ses martyrs ou d'une religion qui montre aux fidèles (et aux infidèles) sa propre puissance et sa propre miséricorde. L'histoire politique et religieuse est constellée de statues : dans bien des cas il s'agit d'œuvres d'art, mais la raison pour laquelle elles ont été dressées est politique. » À propos des Bouddhas, Jean-Loup Amselle (2005 : 24) insiste sur le fait que les Hazaras shiites revendiquent l'héritage de ces statues, dont l'origine leur permet d'affirmer leur identité culturelle.

Produire des signes dans l'espace comporte inévitablement l'emploi de la force et donc une violence sur la nature de sorte que les édifices sont des moyens conceptuels employés par les différentes sociétés pour offrir une image d'elles-mêmes en tant qu'organismes stables et pérennes (Remotti 1993 : 47). Mais aux yeux du touriste, les objets historiques perdent leur valeur politique et deviennent un patrimoine universel. Nous pouvons admirer la mosquée d'Ispahan ou la Place Rouge pour leur beauté, indépendamment des idéologies ou de la foi à l'origine de leur érection. L'oubli ou l'exclusion volontaire du contexte social et culturel à l'intérieur duquel les œuvres d'art ont été créées à l'origine, ne donne pas seulement lieu à des définitions qui suivent des critères plus familiers et habituels, il favorise aussi les conditions qui permettent aux spectateurs de participer à une expérience purement esthétique (Price 1992 : 159). Paul Morand (1928 : 118) tomba également dans ce piège ethnocentriste : « Qui dirait que les Malinkés ont régné ici au XIV^e siècle, les Touaregs au XV^e, les Songhay au XVII^e, les Marocains au XVIII^e et XVIII^e, les Peuhls et les Toucouleurs au XIX^e ? Qu'est-ce qui reste ? Du sable, couleur de la poussière de l'Écriture. » Nous observons l'histoire, nous ne la pensons pas.

Cependant Tombouctou offre une occasion importante de réfléchir sur *notre* idée d'histoire. En réfléchissant sur le passé de cette ville et en repensant à son histoire apprise dans les manuels scolaires, on éprouve un sentiment de confusion. Au Centre Ahmed Baba ou dans les autres bibliothèques familiales, au sein desquelles des milliers de manuscrits remontant jusqu'au XVIII^e siècle sont conservés, on peut toucher de la main (encore une fois la nécessaire réification) l'incroyable vivacité intellectuelle qui a animé l'histoire de cette ville à l'époque que nous appelons Moyen-Âge. On se rend compte également de la façon dont toute cette partie de l'histoire, toute cette vivacité sont d'habitude ignorées par les textes scolaires. Les touristes en général aiment les manuscrits, parce qu'ils font partie de la catégorie des « biens culturels » partagés. Ils suscitent l'émotion de l'histoire, celle que nous éprouvons devant les monuments, devant ce qui est ancien et qu'on

peut en même temps toucher. Mais ils sont écrits en arabe et par conséquent sont inaccessibles à la plupart des touristes occidentaux. On les admire alors pour leur beauté et pour leur valeur intrinsèque liée à leur ancienneté¹. Encore une idée typiquement occidentale. Tombouctou nous offre la possibilité de « déplacer le centre du monde », comme l'a écrit l'écrivain kenyan Ngugi wa Thiong'o (2000). À l'inverse, nous déplaçons le monde de façon à ce que le centre soit encore une fois où nous voulons qu'il reste.

Sally Price (1992 : 38-39) soutient que, dans la perspective privilégiée par le Blanc européen ou américain, le mélange des races comporte nécessairement l'idée d'un acte de tolérance, de gentillesse et de charité, cette idée impliquant que l'« égalité » accordée aux non-Occidentaux (et à leur art) ne représente pas une conséquence naturelle de l'égalité humaine, mais plutôt le produit de l'indulgence de l'Occident. Les traditions européenne et américaine sont, par définition, les seules capables de permettre une appréciation éclairée des différentes cultures. Les Occidentaux deviennent ainsi les seuls à avoir le droit d'offrir des billets d'invitation destinés à participer au spectacle de la Fraternité humaine.

Tombouctou ne répond même pas aux nécessités du tourisme « ethnique », ce qui contribue à décevoir ultérieurement beaucoup de touristes. Ici il n'y a pas d'ethnie. Il n'y a pas un peuple identifiable à ses vêtements, ses traditions, telle que la littérature touristique nous le propose d'habitude. Les Dogons, pour rester au Mali, sont un cas exemplaire de tourisme ethnique. Chez les Dogons, on cherche vraiment l'autre, l'exotique. Il y a l'animisme tandis qu'à Tombouctou il y a l'islam ; chez les Dogons il y a le village, à Tombouctou une ville ; tradition orale d'un côté, écriture de l'autre. Local et universel continuent de s'opposer. On se rend chez les Dogons parce qu'on sait qu'ils sont différents et bien connotés, qu'ils ont des caractéristiques déterminées, qu'ils sont différents de nous d'une façon qui nous séduit. On se rend chez eux pour faire l'expérience d'un monde « perdu », « primitif » ou, même, « non contaminé », pour utiliser des adjectifs chers à la presse touristique. Avec leur architecture, leurs danses, leur cosmogonie, les Dogons nous mènent dans un secteur de notre imaginaire où il n'y a pas d'histoire, mais de la « tradition ». Et nous n'attendons pas de la tradition qu'elle nous fournisse des monuments et des œuvres d'art, mais des objets ethniques, des danses, des cérémonies rituelles. Tombouctou au contraire, même si elle se trouve également au Mali, est une ville, concept qui la rend déjà moins « autre » à nos yeux. Elle a une histoire marquée par l'islam, celle-là même qui a produit la mosquée des Omeyyades à Damas, celle d'Ispahan en Iran, les palais de Grenade et de Séville et qui n'a pas laissé de traces si massives et si visibles ici. Et Tombouctou, à l'inverse des Dogons, apparaît floue du point de vue ethnique. C'est une ville où tout le monde est étranger. On peut le lire sur les visages des gens.

1. Voir également l'article de BOULAY sur la cité de Chinguetti, dans ce numéro.

Combien de profils différents, combien de nuances de peau, de langues, de vêtements voyons-nous quand nous nous promenons dans la ville ? Les traces de son passé sont là, elles défilent devant nos yeux et nous ne les voyons pas, parce que notre perspective est en fin de compte prédéterminée et qu'elle crée des attentes déjà prêtes et confectionnées. Là on attend le primitif, ici l'histoire faite d'or et de richesses. La vraie richesse de Tombouctou est dans ses gens, dans leurs visages, dans leur caractère. Mais ceci est une autre façon de lire l'histoire.

Département d'histoire moderne et contemporaine (DISMEC), Université de Genova, Italie.

BIBLIOGRAPHIE

AMSELLE, J.-L.

2005 *L'art de la friche. Essai sur l'art africain contemporain*, Paris, Flammarion.

AUGÉ, M.

1999 *Disneyland e altri nonluoghi*, Torino, Bollati Boringhieri.

BELLATO, E.

2004 « Mister Unesco, I Suppose », *Africa e Mediterraneo*, 47-48 (13), agosto : 26-30.

2008 « Carta canta... Uno sguardo agli scritti lasciati dai turisti nel livre d'or del museo municipale di Timbuctu (Mali) », *La Ricerca Folklorica*, 56 : 31-40.

CAILLIÉ, R.

1965 [1830] *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné dans l'Afrique centrale*, t. II, Paris, Anthropolos.

DUBARRY, J.-P.

2000 « Tombouctou : réflexion sur l'importance et le traitement touristique des mythes », *Acta Geographica*, 172 (124) : 81-86.

DUBOIS, F.

1897 *Tombouctou la mystérieuse*, Paris, Flammarion.

FUSCO, M. A.

1982 « Il "luogo comune" paesaggistico », in C. DE SETA (dir.), *Storia d'Italia. II paesaggio*, Torino, Einaudi : 751-801.

LEED, E.

1991 *La mente del viaggiatore*, Bologna, il Mulino.

MAZRUI, A. A.

1969 « European Exploration and Africa's Self-Discovery », *The Journal of Modern African Studies*, 7 (4) : 661-676.

MORAND, P.

1928 *Paris-Tombouctou*, Flammarion, Paris.

OLIEL, J.

1998 *De Jérusalem à Tombouctou*, Paris, Olbia.

PRICE, S.

1992 *I primitivi traditi*, Torino, Einaudi.

REMOTTI, F.

1993 *Luoghi e corpi. Antropologia dello spazio, del tempo e del potere*, Torino, Bollati Boringhieri.

RONDOLINO, F.

2001 « In difesa dei talebani », *La Stampa*, 14 marzo : 24.

SAID, E.

1999 *Orientalismo. L'immagine europea dell'Oriente*, Milano, Feltrinelli.

SIMONICCA, A.

1998 *Antropologia del turismo*, Roma, Carocci.

WA THIONG'O, N.

2000 *Spostare il centro del mondo*, Roma, Meltemi.

TODOROV, T.

1989 *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éditions du Seuil.

RÉSUMÉ

Cet article se propose d'étudier la construction du mythe de Tombouctou dans l'imaginaire collectif occidental, entre découverte géographique et représentation mythique du lieu. Il montre ensuite comment cet imaginaire conditionne les touristes qui visitent aujourd'hui cette ville du Mali. Les récits du Moyen-Âge jusqu'à ceux des explorateurs et voyageurs européens des XIX^e et XX^e siècles, font de Tombouctou un lieu de plus en plus mythique. L'article explique pourquoi les voyageurs qui se rendent pour la première fois à Tombouctou sont souvent très déçus.

ABSTRACT

Timbuktu as a Disappointing Location. — This paper aims at studying the construction of the myth of Timbuktu in the western collective imagination, between geographical discovery and mythical representation of a place. Then it is shown how this

imagination influences the tourists that reach Timbuktu today. Through the period lasting from the Middle Age chronicles to the European narratives of the travellers of XIX^e and XX^e centuries, Timbuktu has been shaped as a mythical place. This paper explains the reasons why the modern tourists are often disappointed when they first see Timbuktu.

Mots-clés/Keywords: Mali, Tombouctou, exploration, imaginaire collectif, lieu mythique, touristes, voyage/Mali, Timbuktu, exploration, collective imagination, mythical place, tourists, travel.